

Anne-Catherine Biner

Maîtresse Betty

Regard d'une institutrice sur son temps

De la craie à l'ordinateur



ÉDITIONS
CABÉDITA
2018

REMERCIEMENTS

Un grand merci à toutes les personnes qui m'ont encouragée, ainsi qu'à celles qui ont participé à cet ouvrage de près ou de loin, notamment : M^{mes} Nadia Revaz, Romaine Perraudin-Kalbermatter, Marylène Rittiner, et enfin à la commune de Sion qui a soutenu la parution de cet ouvrage.



Ville de Sion

Photo de couverture : Betty par l'auteur
(Betty en 2015 à l'Arche des Crétilons à Chalais).

© 2018. Éditions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-818-1

Préface

Anne-Catherine Biner, recueilleuse de récits de vie, invite à une lecture kaléidoscopique des souvenirs scolaires de Betty, institutrice de 1974 à 2016 dans le Valais romand. Après des propos rassemblés selon un déroulement chronologique, de l'élève à l'enseignante, certaines anecdotes sont filées sur la trame d'un abécédaire, d'« activité-cadre » à « zygomatique », en passant par « différence » ou « tragédie ». Sous forme de souvenirs, quelques commentaires, dont celui de Sœur Marie-Gabrielle Bérard, directrice de l'École normale au moment de la formation initiale de Betty, offrent un éclairage complémentaire permettant de mieux comprendre certains éléments contextuels.

Au fil des pages, vous allez suivre les principales étapes de la formation puis du parcours professionnel de Betty, des premiers stages et remplacements jusqu'à sa dernière année d'enseignement. Au-delà des accents personnels de ce voyage temporel, vous y découvrirez en filigrane quelques jalons de l'École valaisanne, qui est passée, entre 1974 et 2016, du tableau noir au tableau blanc interactif. L'histoire locale a des résonances, romandes, suisses et même globales, car les mœurs de la scolarité sont cousines ici et ailleurs. Les souvenirs de l'enseignante renvoient, en arrière-plan, aux évolutions de l'importance accordée à l'innovation, à la créativité, à la maîtrise du geste, à la formation continue, à la liberté, à la sécurité, etc. On y lit aussi des changements dans la relation de l'équipe pédagogique avec les nouveaux enseignants et ceux qui sont plus expérimentés. Chaque époque retracée livre ses forces et ses faiblesses ainsi que ses tensions paradoxales.

Betty est, sans le vouloir et sans le savoir, une héroïne du quotidien. Passeuse d'enthousiasme dans ses classes successives, on ressent, à travers ses mots, combien elle a aimé son métier, même si elle n'écarte pas pour autant quelques déchirements. Son récit pourrait avoir une dimension formatrice auprès de futurs enseignants, car elle livre ses émotions et partage ses expériences d'enseignante. Pour exemple, sa pratique du rachat, héritée des classes d'application et ayant démontré son efficacité sur plus de quatre décennies, mériterait d'être davantage connue. Il n'est toutefois pas nécessaire d'avoir un lien fort avec le milieu de l'enseignement pour y trouver les effluves d'époques scolaires passées, à la fois proches et lointaines, qui concernent toutes les catégories de lecteurs. En reliant l'univers scolaire d'hier et d'aujourd'hui, Betty invite indirectement, une fois le livre fermé, à se questionner sur les contours de l'école du futur.

Nadia Revaz,
rédactrice de *Résonances*, mensuel de l'École valaisanne.

Betty Bonvin – brève biographie



Allocution de Betty lors des 40 ans de l'école de La Bruyère.

Béatrice Bonvin est née le 27 février 1954 à Sion. Après avoir suivi l'école enfantine au centre scolaire des Collines, elle intègre les classes d'application situées dans les locaux de l'École normale des filles, à Sion. L'école secondaire terminée, elle se dirige vers l'École de commerce (1 année), puis rejoint l'École normale pour entamer un cursus d'enseignante. En 1974, elle commence sa longue carrière à Chandolin (Savièse). Elle obtient son certificat de maturité pédagogique et, cinq ans plus tard, son brevet d'enseignement pédagogique.

Betty devient titulaire d'une classe primaire aux Dames-Blanches, puis migre au temple protestant. En 1977, elle rejoint le centre scolaire de Champsec (Sion). Suite à la naissance de ses deux filles, elle réduit son temps de travail à 50% et forme un duo pédagogique avec Fabienne Rothen, complicité qui durera trente-deux ans. En 1990, les deux enseignantes déménagent au centre scolaire de La Bruyère (Sion).

Betty a pris sa retraite en septembre 2016 et goûte aux joies de pouponner Arnaud, son premier petit-fils.

Expériences fondatrices

L'ÉCOLE ENFANTINE

Béatrice Bonvin-Moos, nommée Betty, fit ses premières classes à Sion en 1959-1960. Contrairement au cycle d'orientation et à l'école primaire, les classes des petits étaient mixtes. Habitant tout près du bâtiment scolaire, à la rue des Amandiers, la fillette s'y rendait à pied.

«J'ai commencé l'école à cinq ans au centre des Collines. Une des classes était tenue par Sœur Marie-Renée, qui enseignait exclusivement avec la méthode Montessori¹; elle supervisait, M^{lle} Bonvin, ma maîtresse. Pour apprendre les bases de certaines branches, nous utilisions des «boîtes» numérotées qui nous permettaient de travailler à notre rythme. Lorsque le contenu d'une boîte avait été acquis, nous pouvions passer à un niveau plus difficile.

»Les boîtes en métal étaient allongées et contenaient une vingtaine de cartes rectangulaires. Je me souviens des premières cartes de lecture avec seulement des syllabes, *la, ma, ta...*

»Une fois que j'avais fini de déchiffrer tous les mots, la maîtresse s'asseyait à côté de moi pour vérifier mes connaissances. Si j'avais prononcé les inscriptions correctement, j'avais le droit d'aller chercher la boîte suivante. Afin que je puisse me repérer dans mon apprentissage, elle mettait de petites croix en face de chaque série terminée. Ainsi, en regardant la feuille de contrôle, je savais quelle boîte je pouvais prendre.

¹ Cf. chap. «Notes et bibliographie».

» La difficulté était progressive ; les mots s’allongeaient. Pour les calculs, c’était la même chose ; les opérations devenaient plus complexes à mesure de mon avance.

» Lorsque nous avons réussi l’épreuve, nous pouvions nous rendre à l’atelier de peinture. J’étais très pressée d’y arriver, car j’aimais beaucoup le chevalet et les couleurs.

» Un jour, je m’en souviens, j’étais à la boîte n° 20, la dernière du lot qui me permettait d’aller peindre. Je suis arrivée sur un mot un peu plus complexe. J’étais très appliquée à articuler les lettres sans en chercher vraiment le sens. D’ailleurs, certains n’en avaient pas ; il s’agissait de graphèmes destinés à tester la qualité du déchiffrage. J’ai prononcé Mili-E-U.

» – C’est faux ! a dit M^{lle} Bonvin.

» J’étais très déçue de ne pouvoir aller à la peinture tout de suite. Cependant, j’avais droit à un deuxième essai, mais il fallait attendre ; la maîtresse faisait le tour de mes camarades pour effectuer des contrôles. Finalement, nous avons recommencé l’exercice.

» Et à la fin, le mot fatidique !

» Le fameux sur lequel j’avais déjà buté, le seul dont je me rappelle d’ailleurs : Mili-E-U. Je n’avais pas trouvé le moyen de le prononcer d’une autre façon.

» – Hé non, pas de peinture ! fut le verdict.

» J’en ai pleuré de chagrin. Mon frère, qui avait une année de plus que moi, allait très souvent à l’atelier de peinture ; je le regardais avec tristesse ; j’avais tellement envie de mettre mon tablier, moi aussi. »

L’ÉCOLE PRIMAIRE

L’école primaire des Dames-Blanches², située non loin du domicile de Betty, était tenue par les sœurs franciscaines à l’habit blanc, d’où leur nom de « Dames Blanches ». Et c’est là que la fillette aurait voulu aller. Cependant, par

² Cf. chap. « Notes et bibliographie ».

manque de place, elle fut inscrite dans une classe d'application située dans le bâtiment de l'École normale des filles dirigée par les sœurs de Sainte-Ursule à l'habit noir.

De son domicile à sa nouvelle école située au nord de la ville, la distance à parcourir à pied avoisinait les 900 mètres. Un trajet considérable pour une enfant de six ans. De plus, Betty n'avait aucune camarade de son âge pour l'accompagner; les élèves fréquentant cette école provenaient en majorité des quartiers de Gravelone et de Platta.

«J'aurais voulu suivre mon école primaire aux Dames-Blanches. C'était une école connue et puis les «Dames Blanches» ça sonnait bien. Mon frère, qui servait la messe là-bas, en avait parlé à la maison et l'une de mes camarades y était déjà inscrite. Un jour, j'ai déclaré :

» – Maman, je veux aller à l'école aux Dames-Blanches et pas aux Collines !

» – Qu'est-ce qui te prend ?

» – Je veux y aller parce que c'est très bien, beaucoup mieux !

» – Bon, ce n'est pas très loin de chez nous, on peut essayer.

» Malheureusement, les inscriptions étaient déjà closes. Les sœurs franciscaines avaient conseillé à ma mère de m'inscrire dans une des classes d'application réputées pour la qualité de leur enseignement. Mais l'école se situait assez loin des Aman-diers, entrée ouest de la ville de Sion, où j'habitais. À cette époque-là, mon quartier ressemblait à un coin de campagne. Je me souviens encore d'une ferme avec des chevaux. L'église de Saint-Guérin n'existait pas encore. À cet emplacement s'étendaient de beaux prés avec des vergers.

» Pour me rendre à ma nouvelle école, je devais traverser une partie de la ville. Ma maman m'a accompagnée une première fois. Nous avons emprunté le chemin des Collines, traversé le jardin public de la Platta, ensuite nous sommes passées près du collège du même nom et avons remonté le Pré d'Amédée. Entre la chapelle et le couvent des ursulines, il y avait de jolis jardins avec des fleurs et des arbres fruitiers. »

LES CLASSES D'APPLICATION : ÉCOLE PRIMAIRE (DE LA 1^{re} À LA 6^e ANNÉE)

Les classes d'application³ offraient l'occasion aux normaliennes de pratiquer l'enseignement en condition réelle. Betty a particulièrement apprécié les interventions de ces jeunes laïques enthousiastes. Celles-ci apportaient quelques bouffées d'air frais dans l'austérité ambiante.

«L'école primaire des ursulines était tenue majoritairement par des religieuses et n'était pas mixte. Les aspirantes institutrices se rendaient dans notre classe pour effectuer leurs stages, et ça, c'était le bonheur. Elles commençaient les cours pratiques à dix-huit ans. Sur les cinq ans que durait leur cursus, elles suivaient trois ans de culture générale ensuite, elles apprenaient la pédagogie, la psychologie et la didactique. Dès la quatrième année, elles venaient s'exercer dans nos classes. Seules ou à plusieurs. En groupe, elles se partageaient l'enseignement d'une leçon : la première introduisait le thème, la deuxième expliquait le cœur du sujet, la dernière donnait la conclusion et récapitulait la matière.

» Notre programme était plus souple que dans les écoles de la ville. Pour permettre à chaque normalienne de s'entraîner dans toutes les disciplines, il arrivait que nous pratiquions plusieurs fois la gymnastique dans la même semaine. Une stagiaire venait nous chercher et nous donnait la mise en train. Une autre nous faisait travailler aux agrès ou nous montrait un jeu, puis nous retournions en classe pour la suite des cours.

» Les leçons ou les parties de leçons dispensées par les jeunes femmes étaient toujours ludiques ; elles se servaient de nouveaux matériaux pour enseigner. Par exemple, elles pratiquaient la décomposition du 9 avec des chevaux miniatures, des fleurs ou d'autres petits objets. À notre tour, nous faisons les exercices en utilisant ces figurines. Ensuite, nous passions aux abstractions avec des réglettes en couleur. Nous avions du plaisir à manipuler ces petits bouts de bois. Tapis du 7, 8, 9, 10...

³ Cf. chap. « Notes et bibliographie ».

» Les futures institutrices s'ingéniaient à retenir notre attention; elles avaient recours à des astuces qui rendaient les leçons plus intéressantes. En général, elles étaient sympathiques. Mais il arrivait que la crainte des erreurs les paralyse.

» Les titulaires des classes d'application obtenaient des dérogations pour suivre des formations continues sur des méthodes ou des matières d'enseignement avant-gardistes. Lorsqu'elles avaient terminé leurs cours, elles les présentaient aux normales et à leurs collègues. Pour peu que l'une d'entre elles soit intéressée par une innovation, celle-ci était testée dans notre classe et nous apprenions tout le temps de nouvelles choses.

» Je sentais que les classes d'application n'étaient pas tout à fait une école comme les autres. Le mercredi, j'allais jouer avec les enfants de mon quartier, dans la cour du centre scolaire des Collines. Nous parlions de ce que nous vivions en classe, et je me rendais très bien compte que nous travaillions beaucoup plus en groupes qu'avec la maîtresse en face de nous, alors que mes camarades étudiaient en solo assis derrière leur pupitre. Même notre emploi du temps n'était pas tout à fait identique.

» À part l'aspect scolaire du programme, certaines activités n'avaient pas nécessairement lieu dans les écoles de la ville. Nous préparions des spectacles inédits; c'était une tradition, comme la représentation de la crèche à Noël. Moi, j'imitais le mouton. C'était très pénible de se tenir longtemps à quatre pattes. J'aurais bien voulu interpréter le personnage de Marie. Mais tous les élèves participaient à cette scène, alors forcément, il y avait beaucoup de moutons. Une poupée symbolisait Jésus; les plus grandes jouaient les Rois mages. Malgré la modestie de notre rôle, nous, les cadettes, le prenions au sérieux.

» À Noël et à Pâques, l'École normale était ornée avec goût: les corridors, l'entrée, la salle de spectacles...

» Les sœurs donnaient les leçons de travaux manuels; elles étaient très douées pour créer des décors. Aucune fête spéciale n'était prévue pour les institutrices en fin d'année, alors que c'était une tradition dans d'autres établissements. Les enseignantes recevaient des cadeaux individuels, comme des fleurs. Les familles les plus aisées leur offraient de l'argent.

» Durant mes années primaires, j'ai participé à différents spectacles. Dans nos classes, environ 60% des filles pratiquaient la danse classique et jouaient du piano. Notre groupe comportait d'excellentes ballerines. La majorité des filles étaient de bonnes gymnastes. Elles pouvaient exécuter des figures difficiles qui demandaient beaucoup de souplesse comme la roue, le grand écart et le stand (*handstand* = ATR, appui tendu renversé). Nous nous entraînions dans la cour de récréation. Ensuite, nous choisissions la musique, plutôt dans le genre classique. Ceci fait, nous présentions le programme de notre production à la maîtresse en avant-première. Le spectacle était joué soit en fin d'année, soit lors d'un événement particulier. Nous devions nous débrouiller pour dénicher des costumes. Les filles, qui suivaient des cours de danse en ville, apportaient les affaires qu'elles avaient en double: tutus et chaussons. Entre nous, les différences de niveau social n'avaient aucune importance. Nous étions une équipe. C'était bien.

» Je me souviens particulièrement de la représentation de *Casse-Noisette*. Toute l'école y avait participé. Nos mentors avaient reproduit ce qu'elles avaient appris lors de leurs leçons privées de danse. En principe, nos monitrices préparaient les mêmes spectacles auxquels elles avaient participé. Nous avons beaucoup aimé ces moments. »

La tenue vestimentaire

« Nous revêtions des robes ou des jupes, souvent des kilts et des souliers vernis. Les trois quarts des filles portaient des mocassins avec de petites socquettes. En automne, nous mettions des jaquettes.

» Maman tricotait et cousait. Elle m'avait confectionné des habits lors d'un cours de couture. Quand j'allais en visite à Genève chez ma marraine, je revenais à la maison avec une pleine valise de vêtements modernes pour l'époque. Une de mes copines de classe avait une maman couturière. Celle-ci réalisait des créations originales que nous trouvions magnifiques. Toute la classe était en admiration devant les tenues de notre camarade.

Table des matières

L'AUTEURE	4
REMERCIEMENTS	6
PRÉFACE	7
BETTY BONVIN – BRÈVE BIOGRAPHIE	9
EXPÉRIENCES FONDATRICES	10
L'école enfantine	10
L'école primaire.....	11
Les classes d'application : école primaire (de la 1 ^{re} à la 6 ^e année).....	13
De la 1 ^{re} à la 3 ^e primaire, Sœur Luce : sévérité et différence.	18
De la 4 ^e à la 6 ^e primaire, M ^{lle} Dupuis : sévérité et équité.....	39
FORMATION PROFESSIONNELLE	43
Choix d'une profession.....	43
Aspirante institutrice.....	45
Chandolin, première expérience professionnelle.....	51
De l'institutrice à l'enseignante.....	74
EN ROUTE POUR UNE LONGUE CARRIÈRE	78
Changements de décor.....	79
La langue française, quelle galère !.....	83
Les intervenants scolaires.....	93
Les intervenants extérieurs	94
Bien finir la journée.....	97

Les projets de centre.....	99
La classe au quotidien, une école de vie	104
Les garçons et les filles, leçon de créativité.....	107
Impossible de tout anticiper.....	108
L'intégration des nouvelles technologies	111
Une aide aux travaux administratifs et à la gestion des cours.....	112
Les défis importants.....	114
Les gros projets : gestion et coordination	120
Les forces et les ressources	122
Enseignante et enseignée.....	126
 ABÉCÉDAIRE	 128
 SOUVENIRS, SOUVENIRS.....	 154
Marie-Claude, élève d'une classe primaire.....	154
Sœur Marie-Gabrielle Bérard, ancienne directrice de l'ENF.....	157
 NOTES ET BIBLIOGRAPHIE	 168
 TABLE DES MATIÈRES.....	 179